

VÉRONIQUE DOMINGUEZ-GUILLAUME
ET ÉLISABETH GAUCHER-RÉMOND (DIR.)

EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux





EXPÉRIENCES CRITIQUES

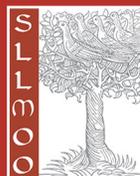
Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux

Quelle est la place des études littéraires médiévales dans un contexte scientifique où, des Annales à la *microstoria*, les sciences humaines apportent un éclairage sans cesse renouvelé aux savoirs qu'elles constituent ?

Devenu académique, le savoir sur les textes littéraires médiévaux a été soumis à un examen où bien souvent, l'histoire littéraire leur a attribué une place aussi restreinte que discutée. L'ouvrage évoque quelques-uns des critères qui ont déterminé cette histoire particulière, une histoire de la critique où se sont succédés engouements et rejets. Existe-t-il une « New Philology » ? Le roman du XIII^e siècle est-il réaliste ? Dans un premier temps sont étudiés quelques débats, ainsi que des notions formelles comme celles de motif, d'art poétique ou de genre, et enfin la question des relations entre l'homme et l'œuvre : quel fut le rôle de tous ces éléments dans le classement, l'évaluation et l'appréciation des textes littéraires médiévaux ? Dans un second temps, des études de cas explorent le fonctionnement de ces outils critiques dans deux domaines : le roman arthurien et la lyrique.

Loin d'en faire le procès, les contributions éclairent les pouvoirs exercés par les gestes critiques successifs sur les objets littéraires médiévaux. Et des premiers jugements étudiés à l'engagement de chaque contributeur, c'est une histoire vive qui s'écrit, la pluralité des démarches s'accompagnant de surprises et de créations.

Illustration : Maurice Lalau, illustration du *Roman de Tristan et Iseut renouvelé* par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza et Cie, [1909], planche X, « Toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils cheminèrent sans parole » © Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne



ISBN : 979-10-231-3267-0

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

EXPÉRIENCES CRITIQUES



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Manuscrit unique. Une singularité plurielle
Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)
Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Véronique Dominguez-Guillaume
et Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.)

Expériences critiques

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0598-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

SECONDE PARTIE

**« Expériences critiques » :
études de cas**

Histoires de la lyrique

JAUFRÉ RUDEL ET L'AMOR DE LONH, DE DIEZ À AUJOURD'HUI

Walter Meliga
Université de Turin

Les poèmes de l'*amor de lonh* (« amour de loin ») de Jaufré Rudel représentent certainement un sujet très suggestif, mais aussi un cas presque unique pour les études sur la poésie troubadouresque et sa conception de l'amour – cette forme particulière d'« amour courtois » que les troubadours appelaient *fin'amor* (« amour parfait, raffiné »). En fait, il s'agit pour nous d'une expérience critique riche et complexe, qui dure depuis deux siècles environ et dont la portée heuristique peut être étendue, bien au-delà de Jaufré, à l'ensemble de la poésie troubadouresque et même, dans une certaine mesure, à la lyrique médiévale toute entière.

Il est en effet très intéressant de suivre les principales approches interprétatives à l'égard de l'*amor de lonh* du début du XIX^e siècle – donc depuis la fondation « scientifique » de la philologie romane – à peu près jusqu'à nos jours. Ce procédé nous permettra également de réfléchir sur les formes et sur les buts de la lyrique en langue d'oc, et même plus généralement médiévale, notamment celle de l'époque que Paul Zumthor a appelée « romane¹ », ainsi que sur notre vision de cette poésie.

Avec Jaufré, seigneur de Blaye et poète de la deuxième génération des troubadours, mort probablement pendant la deuxième croisade, nous sommes au début de la tradition lyrique occitane, et les érudits ont toujours souligné le rôle que son petit chansonnier a joué dans la formation de l'idéologie troubadouresque, même s'il faudrait maintenant, après tant de recherches, vérifier et peut-être réviser cette *communis opinio*. Le thème de l'« amour de loin », ou bien de l'« amour de terre lointaine » (*amors de terra lonhdana*), est central dans deux poèmes de Jaufré Rudel : les chansons (ou les *vers*, selon

1 Ce travail reprend une grande partie des matériaux déjà présentés dans « Brève récapitulation de l'*amor de lonh* », *Cahiers de Carrefour Ventadour*, 19, « Jaufré Rudel. Prince, amant et poète », 2011, p. 172-185. Paul Zumthor, *Langues et techniques poétiques à l'époque romane (XI^e-XIII^e siècle)*, Paris, Klincksieck, 1963.

la dénomination de son époque) *BdT* 262.2, *Lanquan li jorn son lonc en mai* et 262.5, *Quan lo rius de la fontana*².

Dans le cadre de cet article, je laisserai de côté la question de l'origine du thème (à savoir s'il s'agit d'une invention rudélienne ou non³) ainsi que celle des autres textes de Jaufré où l'on peut en trouver des reprises⁴. Pour cette brève réflexion d'histoire de la critique, il suffira de s'en tenir aux deux poèmes mentionnés, encore que, on le verra, c'est précisément en considérant l'ensemble de la production de Jaufré ainsi que sa position à l'intérieur du mouvement troubadouresque de son temps que nous pouvons arriver à des conclusions satisfaisantes.

Il est peut-être utile d'avoir à l'esprit le contenu des deux chansons, que je me permets de rappeler à travers de brèves paraphrases, en commençant par *Quan lo rius de la fontana*⁵.

218

Après un « début printanier » assez raffiné avec son ample comparaison entre le chant du rossignol et celui du *je* lyrique, l'« amour de terre lointaine » (*amors de terra lonhdana*) et la douleur qu'il provoque au sujet donnent le ton au reste du poème (I, v. 1-7). La maladie de cet amour ne peut être guérie par aucun remède, sinon à son appel, par l'attrait d'un amour doux en verger ou sous tenture avec une compagne désirée (II, v. 8-14). Le sujet ne s'étonne pas de brûler pour une femme si belle et noble, qui nourrit de manne celui qui gagne quelque peu son amour (III, v. 15-21). Son cœur ne cesse de désirer ce qu'il aime, bien qu'il croie que sa volonté l'induisse en erreur si la convoitise lui enlève l'objet de son amour, puisque la douleur plus poignante qu'une épine guérit par la joie; aussi, il ne veut pas qu'on le plaigne (IV, v. 22-28). L'ensemble s'achève avec l'envoi (V, v. 29-35).

2 Le sigle et les références renvoient à Alfred Pillet et Henry Carstens, *Bibliographie der Troubadours*, Halle a. S., Niemeyer, 1933. Les éditions critiques de Jaufré auxquelles nous nous référons sont celles de Giorgio Chiarini (*Il canzoniere di Jaufrè Rudel*, L'Aquila, Japadre, 1985, pièces n° III et IV) et d'Alfred Jeanroy (*Les Chansons de Jaufrè Rudel* [1915], Paris, Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 2^e éd., 1924, pièces n° II et V).

3 Lotte Zade, *Der Troubadour Jaufrè Rudel und das Motiv der Fernliebe in der Weltliteratur*, Greifswald, Universität de Greifswald, 1919; Paolo Cherchi, « Notula sull'amore lontano di Jaufrè Rudel », *Cultura neolatina*, XXXII, 1972, p. 185-187; Luca Barbieri, « *Vida, amors, mortz*: Jaufrè Rudel tra copisti, lettori e interpreti », dans *Carmina semper et citharæ cordi. Études de philologie et de métrique offertes à Aldo Menichetti*, Genève, Slatkine, 2000, p. 55-70.

4 Bien que cela ne soit pas évident comme dans les deux poèmes que nous venons d'évoquer. Il s'agit des pièces *BdT* 262.3, *No sap chantar qui so non di*, éd. Chiarini, n° I (éd. Jeanroy, n° VI), v. 25-30; *BdT* 262.4, *Pro ai del chan essenhadors*, éd. Chiarini, n° II (éd. Jeanroy, n° III), v. 17-18; *BdT* 262.6, *Quan lo rossignols el foillos*, éd. Chiarini, n° VIa, v. 8-11 et VIb (éd. Jeanroy, n° I), v. 22-25. Pour une liste un peu plus ample, voir Ulrich Mölk, *Trobar clus Trobar leu. Studien zur Dichtungstheorie der Trobadors*, München, Fink, 1968, p. 36-37.

5 Éd. Chiarini, n° III, p. 73-84 (éd. Jeanroy, n° II, p. 3-5).

Dans *Lanquan li jorn son lonc en mai*⁶, le thème de l'éloignement est manifesté par la structure même du poème, où le mot-refrain *lonh* revient tous les deuxième et quatrième vers de chaque strophe. Après un bref « début printanier » marqué par l'images d'oiseaux de loin, le *je* lyrique se souvient d'un amour de loin et ne se réjouit plus des chants et des fleurs du printemps (I, v. 1-7). Il n'aura jamais joie d'amour sinon de cet amour de loin, parce qu'il⁷ est le meilleur que l'on puisse trouver ; et son prix est tel que pour lui, il serait heureux d'être captif parmi les Sarrasins (II, v. 8-14). Il partira joyeux et triste après avoir vu l'amour de loin, mais il ne sait pas quand, parce que leurs pays sont très éloignés par de nombreux passages et de chemins, donc il ne peut rien prédire (III, v. 15-21). La joie lui apparaîtra quand il lui demandera le logement de loin et, s'il lui plaît, il logera auprès de lui, même s'il est de loin, et l'entretien sera charmant quand l'amoureux lointain sera assez proche pour jouir par une ruse courtoise (IV, v. 22-28). Il tient pour véritable le Seigneur, grâce à qui il verra l'amour de loin, mais pour un bien il a deux maux, car il est si loin : s'il pouvait aller là-bas en pèlerin de sorte que son bâton et son manteau fussent regardés par ses yeux ! (V, v. 29-35.) Dieu, qui fit tout ce qui va et vient et créa cet amour de loin, lui donne le pouvoir, car il en a la volonté, de le voir de ses yeux, dans un lieu si aisé que la chambre et le jardin lui semblent un palais (VI, v. 36-42). Il dit vrai, celui qui l'appelle avide et désireux d'amour de loin, car aucune joie ne lui plaît autant que celle de cet amour, mais ce qu'il veut lui est refusé parce que son parrain le prédestina à aimer sans être aimé (VII, v. 43-49). Et cette fois, c'est la *Tornada* qui clôt le poème (VIII, v. 50-52).

Les premières approches, de Friedrich Diez en 1829⁸ jusqu'à la fin du XIX^e siècle et encore dans les années 1950, constituent ce que Leo Spitzer a appelé l'« école "biographique" »⁹, laquelle vise à établir l'identité de la dame destinataire des chansons de Jaufré, reconnue comme la comtesse de Tripoli dont parle l'ancienne biographie (*vida*) du troubadour – d'où découlent les propositions d'identification avec la fille ou l'épouse du comte Raymond II († 1152) – ou bien comme Aliénor d'Aquitaine, ou encore comme une dame inconnue¹⁰. Ces analyses participaient d'une double suggestion : d'une part, le mythe déjà médiéval du seigneur-poète qui se fait croisé pour aller chercher la

6 Éd. Chiarini, n°IV, p. 85-99 (éd. Jeanroy, n°V, p. 12-15).

7 Et même « elle » : comme *amor* est féminin en langue d'oc, possibilité d'une équivalence amour/femme.

8 Friedrich Diez, *Leben und Werke der Troubadours. Ein Beitrag zur nähern Kenntnis des Mittelalters* [1829], Leipzig, Barth, 2e éd., 1883, p. 46-53.

9 Leo Spitzer, *L'Amour lointain de Jaufré Rudel et le sens de la poésie des troubadours*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1944 ; repris dans *Romanische Literaturstudien 1936-1956*, Tübingen, Niemeyer, 1959, p. 363-417, not. p. 397-398.

10 Depuis Diez, on compte plusieurs interventions sur cette question : Albert Stimming (1873), Hermann Suchier (1875), Giosuè Carducci (1888), Vincenzo Crescini (1890), Ernesto Monaci

femme qu'il aime sans l'avoir jamais vue et qui arrive à mourir entre ses bras – un mythe consacré par la *vida* de Jaufré¹¹ ; et d'autre part, le romantisme de fond qui marquait les érudits de l'« école "biographique" » et qui, par une sorte de « préjugé psychologisant »¹², les conduisait à expliquer la poésie par les événements de la vie du poète.

L'auteur inconnu de la *vida* a certainement puisé dans les chansons de l'« amour de loin » (avec aussi *BdT* 262.6, *Quan lo rossignols el foillos*)¹³, mais le mythe de Jaufré devait être déjà actif, sans doute grâce à l'œuvre des jongleurs, comme le dira ensuite Gaston Paris¹⁴. Ce mythe est aussi responsable de la fusion du thème de l'« amour de loin » avec celui de l'« amour pour une femme jamais vue » ou bien de l'« amour par ouï-dire »¹⁵, présent lui aussi dans un autre *vers* de Jaufré¹⁶, mais qui en principe n'a rien à voir avec les poèmes de l'« amour de loin »¹⁷.

À la fin du XIX^e siècle, Gaston Paris (1893) fait justice des hypothèses fondées sur la *vida* et donne au mythe son propre rôle : il démontre le peu de vérité qu'on trouve dans ce texte « où tout ce qu'on peut vérifier est faux », et il réduit le joli « roman » de l'amour de Jaufré Rudel à l'œuvre des jongleurs¹⁸. Paris

(1893), Giulio Bertoni (1911), jusqu'aux reprises retardées de Salvatore Santangelo (1953) et Irénée Cluzel (1957).

11 *Biographies des troubadours. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles* [1964], éd. Jean Boutière et Alexander-Herman Schutz, Paris, A. G. Nizet, 2^e éd., 1973, n^o V.

12 Giorgio Chiarini, *Il canzoniere di Jaufre Rudel, op. cit.*, p. 27.

13 Maria Luisa Meneghetti, « Una *vida* pericolosa. La "mediazione" biografica e l'interpretazione della poesia di Jaufre Rudel », dans *Studi di filologia romana e italiana offerti a Gianfranco Folena dagli allievi padovani*, Modena, Mucchi, 1980, p. 145-163, not. p. 151 ; Don A. Monson, « Jaufre Rudel et l'amour lointain : les origines d'une légende », *Romania*, 106, 1985, p. 36-56.

14 Dans un *partimen* sur le thème de la mort par amour entre Rofian et Izarn (*BdT* 425.1 = 255.1, probablement vers la moitié du XIII^e siècle), le premier affirme que Jaufré mourut *voluntos* pour sa dame pendant le *passage* (c'est-à-dire la traversée de la Méditerranée) et que c'est à cela qu'il doit sa bonne renommée.

15 Dans un *partimen* sur la part qui revient en amour aux yeux et au cœur entre Giraut (de Salaignac ?) et Peironet (*BdT* 249.2 = 367.1, datation incertaine entre fin du XII^e et la moitié du XIII^e siècle), le premier parle de Jaufré amoureux d'une amie qu'il n'avait jamais vue.

16 Dans le poème *BdT* 262.3, *No sap chantar qui so non di* (éd. Chiarini, n^o I [éd. Jeanroy, n^o VI], v. 7-10 : « Nuils hom no-s meravill de mi / s'ieu am so que ja no-m veira, / que-l cor joi d'autr' amor non a / mas de cela qu'ieu anc non vi »). Le thème avait été déjà utilisé par Guillaume de Poitiers, d'une façon parodique, dans son poème *BdT* 183.7, *Farai un vers de dreit rien*.

17 En revanche, selon François Zufferey (« Nouvelle approche de l'amour de loin », *Cultura neolatina*, LXIX, 2010, p. 8-58, ici p. 43), les deux thèmes se mêlent justement dans le poème *lanqan li jorn son lonc en mai*. D'autre part Pierre Bec, dans « "Amour de loin" et "dame jamais vue" ». Pour une lecture plurielle de la chanson VI de Jaufré Rudel » (*Miscellanea di studi in onore di Aurelio Roncaglia a cinquant'anni dalla sua laurea*, Modena, Mucchi, 1989, p. 101-118) puis dans *Écrits sur les troubadours et la lyrique médiévale* (Caen, Paradigme, 1992, p. 265-282), conseille de tenir compte de la complexité de l'univers rudélien, où plusieurs thèmes ou topiques se rencontrent.

18 Gaston Paris, « Jaufre Rudel », *Revue historique*, LIII, 1893, p. 225-260, repris dans *Mélanges de littérature française*, Paris, Champion, 1912, p. 498-538, not. p. 528, 530, 532. Peu avant Paris, le savant allemand Edmund Stengel avait déjà avancé que l'histoire de l'amour de

travaille en vrai positiviste et son intervention reste encore aujourd'hui une lecture très utile, même du point de vue méthodologique, mais il laisse une sorte de vide interprétatif, que les approches qui suivront s'efforceront de combler. Évidemment, réduire les chansons de l'« amour de loin » à un « jeu d'imagination » (ce sont les propres mots de Paris) ne suffit pas pour en donner une explication¹⁹. Autrement dit, une fois détachés de la vie de son auteur, les poèmes de l'« amour de loin » deviennent bien plus énigmatiques.

Il faut ajouter dès maintenant deux points qui sont à prendre en compte pour tout ce qui suivra : premièrement, que la présence de la *vida* dans la critique rudélienne ne s'arrête pas avec l'intervention de Paris, mais continue à exercer son influence sur l'interprétation des poèmes de l'« amour de loin » ; deuxièmement, que la célébrité de ces poèmes a, à son tour, conditionné la compréhension du chansonnier entier de Jaufré et même celle de sa figure de poète²⁰.

Après Paris, le problème sera donc de rétablir un rapport avec l'histoire, en se tenant à l'écart de toute solution « biographique » mais sans se cantonner à des positions « neutres », comme la lecture plutôt descriptive et naïve d'Alfred Jeanroy²¹, ou les approches plus ou moins « réductrices » à l'égard des valeurs culturelles, quoique bien plus approfondies du point de vue critique, qu'ont été plus tard celles de Salvatore Battaglia, Moshé Lazar ou Leslie Topsfield²². Il s'agira plutôt d'examiner les données d'une « biographie culturelle », en considérant la position de Jaufré à l'intérieur du mouvement troubadouresque et même de la culture de son temps, et en donnant en revanche à la *vida* son propre rôle : celui d'un texte indépendant, qui résout en récit la densité métaphorique de l'écriture rudélienne, tout en proposant en même temps une première approche « critique » aux poèmes de l'« amour de loin ».

Jaufré n'était qu'un thème littéraire (*Li romans de Durmart le Galois. Altfranzösischen Rittergedicht*, éd. Edmund Stengel, Stuttgart, Laupp, 1873, p. 504-508) ; la même affirmation a été faite ensuite par Olin H. Moore (« Jaufré Rudel and the Lady of Dreams », *Publications of the Modern Language Association*, XXIX, 1914, p. 514-536).

- 19 Comme le remarquait déjà Carl Appel (dans Bernart von Ventadorn, *Seine Lieder*, éd. Carl Appel, Halle a. S., Niemeyer, 1915, p. LXVIII).
- 20 Maria Luisa Meneghetti, « Una *vida* pericolosa », art. cit., p. 148 ; François Zufferey, « Nouvelle approche de l'amour de loin », art. cit., p. 7.
- 21 Qui parle d'« amour idéal » (*Les Chansons de Jaufré Rudel*, éd. cit., p. VI) sinon de « sentiments très simples » (*La Poésie lyrique des troubadours*, Toulouse, Privat, 1934, t. II, p. 19), en détachant en plus les poèmes de l'« amour de loin » du reste du chansonnier de Jaufré.
- 22 Salvatore Battaglia, « Jaufré Rudel », dans *I primi trovatori*, Napoli, Libreria Scientifica, 1941, repris dans *La coscienza letteraria del Medioevo*, Napoli, Liguori, 1965, p. 241-262 ; Moshe Lazar, *Amour courtois et « fin'amors » dans la littérature du XI^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1964, p. 88-89, p. 93-95 ; Leslie Thomas Topsfield, *Troubadours and Love*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 42-69. Une position également « réductrice » affecte la nouvelle interprétation de Zufferey, comme on va le voir ci-dessous.

La démarche historique reste, j'en suis convaincu, féconde, surtout à la lumière du caractère intrinsèquement dialogique de la poésie médiévale, ce qui comporte pour l'auteur des rapports assez précis avec un public donné – si petit qu'il puisse parfois être à l'époque « romane » –, ce public que les envois des poèmes nous laissent quelquefois entrevoir. Comme la suite des études littéraires médiévales le montre bien, il ne sera pas facile de rétablir ce rapport avec l'histoire après la rigueur positiviste. D'autre part, les théories « fortes » qui ont marqué ces études dans la seconde moitié du siècle dernier – la « critique formelle », la critique « sociologique », la « mouvance » des textes, l'« intertextualité » – n'ont pas donné la solution définitive que l'on espérait.

222

Une lignée interprétative, apparue peu de temps après l'intervention de Paris, est indiquée comme « allégorique ». L'allégorie, discours bien médiéval, semblait et semble encore une solution adéquate pour comprendre des textes comme ceux de l'« amour de loin », apparemment dépourvus des argumentations et des prises de position que nous trouvons chez les autres troubadours de la même époque. *L'amors de terra lonhdana* du poème *Quan lo rius de la fontana* devient ainsi, plutôt qu'un amour lointain, un « amour éloigné de la terre » (*erdenferne Liebe*) pour la Vierge Marie selon Carl Appel (1902)²³ tandis que, pour Grace Frank (1942), cette expression, prise par elle-même et sans tenir compte de la *vida*, ne peut que signifier « *the poet's love of a distant land* », c'est-à-dire la Terre sainte. Selon Frank, l'allégorie de la Terre sainte s'appliquerait aussi à *Lanquan li jorn son lonc en mai*, où il faudrait voir « le désir du poète pour une terre lointaine traduit et personnifié dans les termes d'une passion humaine »²⁴.

Nous pouvons nous attarder sur l'interprétation « allégorique » parce qu'elle a eu des suites jusqu'à nos jours, et parce que c'est à partir de la critique de la lecture de Frank que Leo Spitzer (1944) écrivit sa célèbre intervention sur Jaufré Rudel²⁵. Spitzer relève à juste titre le caractère mécanique de la lecture de Frank²⁶; à partir de cela, il se livre à son interprétation des poèmes de l'« amour de loin » avec les autres poèmes de Jaufré et finalement il établit le « sens » de la poésie des troubadours. Pour Spitzer, l'amour lointain de Jaufré n'est que « la manifestation

23 Carl Appel, « Wiederun zu Jaufre Rudel », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, CVII, 1901, p. 338-349. Le travail n'est pas parmi les meilleurs du grand provençaliste allemand, qui n'insista plus sur la question (Bernart von Ventadorn, *Seine Lieder*, éd. cit., p. LXVIII).

24 Grace Frank, « The Distant Love of Jaufré Rudel », *Modern Language Notes*, LVII, 1942, p. 528-534, citation traduite par l'auteur. Il faut remarquer que dans l'expression de Jaufré la préposition *de* peut aussi noter l'origine ou la provenance, ce qui à soi seul rend incertaine l'interprétation de Frank (déjà Leo Spitzer, *L'Amour lointain de Jaufré Rudel et le sens de la poésie des troubadours*, op. cit., p. 375).

25 Voir références *supra* (note 9).

26 Comme déjà Appel avant lui, Frank n'est pas à même d'expliquer les poèmes concernés dans leur intégralité : par exemple à propos de passages où les mots et les images s'adaptent mal à une signification religieuse, ou de strophes censées être apocryphes, pour la même raison.

la plus émouvante » de ce « paradoxe amoureux » qui est à la base de toute la poésie troubadouresque », à son tour fondé sur un « *a priori* chrétien » propre à la culture et à la société médiévales. L'analyse de Spitzer résulte d'une réflexion très poussée sur les aspects culturels médiévaux – en particulier philosophiques et théologiques²⁷ – qui touchent les poèmes de Jaufré, et pour cela elle acquiert un haut degré de vraisemblance. De plus, Spitzer reconstituait l'unité du chansonnier de Jaufré (tentative que seule l'« école "biographique" » avait pu faire, sur des bases bien sûr tout à fait différentes) et rattachait la poésie du seigneur de Blaye à celle des autres troubadours.

La lecture spitzerienne a représenté, et représente encore aujourd'hui, un tournant décisif pour notre interprétation de la poésie de Jaufré et des troubadours – je dirais même surtout de ces derniers plutôt que de notre poète, qui devient quelque peu évanescent à l'intérieur de la construction du « paradoxe amoureux ». En effet, Spitzer lit Jaufré à partir de « notre conscience de lecteurs modernes », comme le soulignait Zumthor, en se demandant si cette sorte de lecture nous livre l'œuvre de Jaufré telle qu'elle fut dans les intentions de son auteur et dans la mémoire de son premier public²⁸.

La question de Zumthor était très bien posée, mais il faut reconnaître que la lecture « formelle » qu'à son tour il a donné de *Lanquan li jorn son lonc en mai* (1967) est décevante²⁹. La « critique formelle » a son point de départ dans la distance qui nous sépare de la culture médiévale, et elle se porte sur le seul niveau qui semble résister au temps qui passe, c'est-à-dire la forme. Mais ce qui ressort de l'analyse de Zumthor n'est finalement qu'un inventaire des matériaux linguistiques et des procédés rhétoriques qui composent le poème de Jaufré, dont on reconstruit très bien les connexions textuelles, sans pour autant arriver à révéler la volonté poétique qui les ordonne ni surtout l'objet visé par l'auteur, au prix même d'une mécompréhension des caractères « romans » du poème³⁰.

Du point de vue historique, l'une des questions les plus importantes est le rapport de Jaufré avec la croisade, que Spitzer avait laissée de côté et qui au contraire marque l'intervention de Rita Lejeune (1959) sur *Lanquan li jorn*

27 Que Spitzer doit en partie à l'étude – très spéculative – de l'italien Mario Casella, « Poesia e storia. II. Jaufré Rudel », *Archivio storico italiano*, II, 1938, p. 154-199, repris dans *Saggi di letteratura provenzale e catalana*, Bari, Adriatica, 1967, p. 69-115.

28 Paul Zumthor, *Langues et techniques poétiques à l'époque romane*, op. cit., p. 207.

29 *Ibid.*, p. 205-217.

30 *Ibid.*, p. 217 : « Considérée dans sa tessiture, la chanson apparaît ainsi sous l'aspect d'une sorte de tapisserie maladroite, où l'œil distingue sans peine le tracé de chaque fil, et où [...] l'auteur n'a pratiqué aucun "fondu". D'où le caractère incertain et abstrait de l'image globale. Sans doute est-ce là un art encore primitif ». D'autre part, exercée surtout sur la lyrique en langue d'oïl, la « critique formelle » n'a pas eu beaucoup d'applications à la lyrique occitane, en particulier à propos des premières générations des troubadours, dont la production – bien plus complexe et ambitieuse du point de vue idéologique que celle de leurs confrères français – ne peut pas être facilement réduite aux formules rhétoriques de cette méthode.

son lonc en mai (dont la philologue belge donne également une étude critique et une nouvelle édition). Selon Lejeune, il s'agirait d'un poème d'amour et de croisade : cela est clairement visible à certains endroits – la captivité souhaitée chez les Sarrasins (v. 13-14) ; le voyage en pèlerin (v. 33), qui ne serait qu'un croisé – mais, avant tout, conforme à cet esprit chrétien que Spitzer avait bien mis en évidence, lequel en même temps s'accorde avec la mentalité de Jaufré, qui est précisément un contemporain de la deuxième croisade³¹.

Le rapport de Jaufré avec la croisade a été encore souligné par d'autres savants comme Jean-Charles Payen (1974)³² ou Roy Rosenstein (1990)³³. Il représente un aspect de cette présence de la *vida* dans la critique rudélienne, mais aussi une sérieuse tentative de reprendre le contact avec l'histoire après le refus de toute *biographic approach* avancé par Spitzer³⁴. Ce rapport avec la croisade paraît entrer en cohérence avec une autre chanson de Jaufré, *Quan lo rossinhols el foillos*, qui n'appartient pas au « cycle » de l'« amour de loin » et a été interprétée comme une sorte de poème de renoncement à l'amour de la part du *je* lyrique pour se rendre comme croisé en Terre sainte. À partir de là, on comprend donc bien la nécessité d'une interprétation d'ensemble du chansonnier de Jaufré, mais aussi celle d'une critique très attentive à tous les niveaux, surtout si nous pensons qu'il est possible (et même probable, à mon avis) que la strophe où Jaufré révèle son intention de partir pour la croisade, dans *Quan lo rossinhols el foillos*, soit apocryphe³⁵.

L'intervention de Lejeune a été importante aussi dans la mesure où elle a repris la question des rapports de Jaufré avec Guillaume de Poitiers, le prétendu « premier » troubadour. Nous touchons ici à la problématique de l'intertextualité, désormais bien connue à l'intérieur des études sur la lyrique

31 Rita Lejeune, « La chanson de l'« amour de loin » de Jaufré Rudel », dans *Studi in onore di Angelo Monteverdi*, Modena, Società tipografica editrice modenese, 1959, t. I, p. 403-442, repris dans *Littérature et société occitane au Moyen Âge*, Liège, Marche romane, 1979, p. 185-221.

32 Jean-Charles Payen, « *Peregris* : de l'*amor de lonh* au congé courtois. Notes sur l'espace et le temps de la chanson de croisade », *Cahiers de civilisation médiévale*, 67, 1974, p. 247-255 (sur *Lanquan li jorn son lonc en mai*).

33 Roy Rosenstein, « New Perspectives on Distant Love: Jaufré Rudel, Uc Bru, and Sarrazina », *Modern Philology*, 87, 1990/3, p. 225-238 (sur *Quan lo rius de la fontana*).

34 « Le lecteur moderne ne doit pas se laisser distraire par une *biographic approach* que le Moyen Âge n'a pas connue – la véritable histoire des idées et de sentiments de cette époque ne gagne rien à ces superfétations d'histoire extérieure » (Leo Spitzer, *L'Amour lointain de Jaufré Rudel et le sens de la poésie des troubadours*, op. cit., p. 412).

35 Éd. Chiarini, n°VI, v. 36-42 (éd. Jeanroy, n°I, v. 36-42). La strophe, la dernière du poème, est transmise seulement par une partie de la tradition : Chiarini pense à deux rédactions d'auteur (p. 119-120), ce qui est en principe possible mais qui évidemment n'est pas facile à démontrer (voir D'Arco Silvio Avalle, *I manoscritti della letteratura in lingua d'oc*, éd. Lino Leonardi, Torino, Einaudi, 1993, p. 43-50) ; Jeanroy n'en dit rien.

médiévale depuis le livre de Jörn Gruber³⁶, mais, en ce qui concerne Jaufré, déjà signalée plusieurs fois, depuis Spitzer et même auparavant. Du point de vue biographique, la présence de Guillaume dans la vie de notre troubadour est bien possible, si nous pensons que le premier était seigneur des vicomtes de Blaye en tant que duc d'Aquitaine. Pour Lejeune – et pour ceux qui la suivront dans cette démarche – l'influence littéraire de Guillaume se révèle dans les reprises que Jaufré fait des poèmes de son devancier, jusqu'au « petit centon » tiré de ce dernier que Lejeune pense découvrir dans les vers finaux de la dernière strophe de *Lanquan li jorn son lonc en mai*³⁷.

La question des rapports entre Guillaume de Poitiers et Jaufré doit cependant être élargie aux débuts de la tradition troubadouresque tout entière, et donc aux rapports qui intéressent même les autres troubadours autour d'eux. Du point de vue ethnographique René Nelli intervenait dans sa célèbre *Érotique des troubadours* (1963) : pour Nelli, Jaufré serait l'un des champions de la *fin'amors*, de l'amour courtois pur et raffiné, avec Marcabru et les autres poètes de la deuxième génération, et contre l'idéologie et la pratique de l'« amour chevaleresque », dépourvu de toute soumission à la dame et adressé à la satisfaction charnelle, propre à Guillaume de Poitiers³⁸. Dans cette perspective, le thème de l'« amour de loin » ne serait qu'une formulation extrême d'une position idéologique assez généralisée parmi ces poètes, à l'intérieur d'un débat qui n'est pas seulement littéraire et qui concerne la construction de la société courtoise.

Les poèmes de Jaufré ont même été examinés par les représentants de l'approche « sociologique » appliquée à la poésie des troubadours. Selon cette théorie, la structure psychologique de la *fin'amors* serait déterminée par la situation socio-économique de la basse noblesse et des chevaliers sans fief par rapport à la haute aristocratie, ce qui aurait conduit à la formation d'une idéologie fondée sur l'amour comme sublimation du désir d'une dame de condition élevée et par cela inaccessible ; cette idéologie, valable pour tous les *bellatores*, aurait agi comme instrument d'ordre social à l'intérieur de la classe nobiliaire³⁹. Dans cette perspective, la position de Jaufré Rudel n'est pas facile à expliquer (ainsi que celle du « premier » troubadour), puisqu'on ne peut pas le situer dans le groupe des chevaliers sans fief. Une solution à cette impasse a été proposée par le fondateur de la théorie « sociologique », Erich Koehler (1978), précisément

36 Jörn Gruber, *Die Dialektik des Trobar. Untersuchungen zur Struktur und Entwicklung des occitanischen und französischen Minnesangs des 12. Jahrhunderts*, Tübingen, Niemeyer, 1983 (qui ne traite pas de nos poèmes).

37 Rita Lejeune, « La chanson de l'«amour de loin» de Jaufré Rudel », art. cit., p. 214.

38 René Nelli, *L'Érotique des troubadours*, Toulouse, Privat, 1963, p. 105-157.

39 À partir de Erich Koehler, « Observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours », *Cahiers de civilisation médiévale*, 25, 1964, p. 287-351.

à travers la relation Guillaume de Poitiers/Jaufré : selon Koehler, l'« amour de loin » et donc le classement de notre troubadour parmi les poètes de la basse noblesse serait la transfiguration poétique d'une condition réelle, vécue par lui-même, quand le duc d'Aquitaine, dans le cadre de luttes féodales dans la région, avait enlevé au père de Jaufré le château de famille, qui ne sera rendu aux seigneurs de Blaye (peut-être au même Jaufré) qu'au temps du fils et successeur de Guillaume de Poitiers⁴⁰.

Il faut dire que la proposition de Koehler est assez fragile et se ressent d'un certain déterminisme⁴¹, qui reprend sous une forme différente l'ancienne approche « biographique ». Mais selon son élève Ulrich Mölk (1968), ce serait justement la distance géographique entre la dame et son soupirant qui remplacerait la distance sociale et qui marquerait les poèmes de l'« amour de loin » comme les autres du chansonnier de Jaufré⁴².

226

La question des rapports entre Jaufré et Guillaume de Poitiers et celle de la position du premier à l'intérieur de la jeune tradition troubadouresque restent très actuelles. Bien que récente, il s'agit en effet d'une tradition déjà marquée par des figures extraordinaires – du point de vue artistique et idéologique – de poètes mais sur lesquels nous avons très peu d'informations en dehors de leurs poèmes : qu'on pense aux « jongleurs » Cercamon et Marcabru ou au troubadour-peintre Bernart Marti, pour ne pas parler du fantôme Eble de Ventadour, vassal de Guillaume de Poitiers et noble lui aussi.

Force est de reconnaître la difficulté de progresser dans l'analyse des positions des deux premières générations des troubadours, mais c'est sans doute de là, et sans doute aussi d'une lecture et relecture de la littérature latine contemporaine, qu'on pourra tirer peut-être d'autres propositions interprétatives. Pour Corrado Bologna et Andrea Fassò (1991) l'éloignement de l'amour, où Jaufré identifie son propre rôle dans la tradition, ne serait en effet qu'une forme de réaction à la position précédemment exprimée par Guillaume de Poitiers, à l'intérieur du débat sur la nature paradoxale de l'amour courtois (voilà encore la leçon de Spitzer), lequel se serait déroulé, dans un cadre d'intertextualité très répandue, justement à l'époque de Jaufré⁴³.

D'un autre côté, Jaufré serait une sorte de « poète-clerc » qui propose une vision spirituelle de l'amour, bien avant la codification de l'amour courtois, dont il sera question plutôt pour les générations qui viendront après lui. Selon

40 Erich Koehler, « *Amor de lonh, oder: Der „Prinz“ ohne Burg* », dans *Orbis Medievalis. Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Reto Radulfo Bezzola*, Bern, Francke, 1978, p. 219-234.

41 Lucia Lazzarini, *Letteratura medievale in lingua d'oc*, Modena, Mucchi, 2001, p. 60.

42 Ulrich Mölk, *Trobar clus, Trobar leu*, op. cit., p. 35-37.

43 Corrado Bologna et Andrea Fassò, *Da Poitiers a Blaia: prima giornata del pellegrinaggio d'amore*, Messina, Sicania, 1991.

Lucia Lazzerini (1993) cette conception se révélerait à partir des échos de la Bible (en particulier du Livre de la Sagesse) et de la littérature mystique contemporaine qu'on peut déceler dans les vers de Jaufré, mais qui concernent aussi d'autres poètes parmi les premiers troubadours, jusqu'à Guillaume de Poitiers, tous censés travailler à une sorte de réélaboration en langue vulgaire des discours de la tradition mystique chrétienne⁴⁴. Lazzerini se range donc dans la lignée « allégorique », avec toutefois bien plus de fondement que Frank et son continuateur Yves Lefèvre⁴⁵, par l'attention portée aux données textuelles des poèmes de Jaufré ainsi qu'à leurs rapports avec la littérature religieuse. La question reste néanmoins ouverte, parce qu'on peut interpréter ces rapports comme traduction lyrique d'une pensée religieuse – où le désir est celui de la *sapientia* divine et du martyr en croisade – ou bien comme détournement de cette pensée en direction profane – voire courtoise – à l'intérieur d'une opération rhétorique visant l'élaboration « d'un discours amoureux "épuré"⁴⁶ ».

Finalement, et dans une direction tout à fait contraire, la dernière intervention de François Zufferey (2009) sur *Lanquan li jorn son lonc en mai* (accompagnée d'une nouvelle édition critique très soignée du poème) se propose de renoncer à toute « lecture historicisante », dans le sens de la *vida* mais aussi de l'idée de croisade. Zufferey établit que le thème du poème est bien l'amour pour une dame lointaine et jamais vue, auprès de laquelle le *je* lyrique voudrait se rendre comme pauvre pèlerin ; le voyage qu'il envisage n'est pas une croisade en Orient, mais plutôt un pèlerinage vers l'Espagne d'où viendraient les *auzelhs de lonh* (v. 2). Il s'agirait d'un poème appartenant à la première période de l'activité de Jaufré, marquée par le thème de l'impossibilité de l'amour (et où il faut ranger aussi *Quan lo rius de la fontana*), laquelle serait suivie d'une seconde période, où le sujet s'adonne à l'amour divin et à la croisade⁴⁷. En renonçant à l'histoire, Zufferey se situe d'une certaine façon dans le sillage de Spitzer et croit à la valeur autonome de la poésie et de ses symboles ; pour ma part, il me semble toutefois

44 Lucia Lazzerini, « La trasmutazione insensibile. Intertestualità e metamorfismi nella lirica trobadorica dalle origini alla codificazione cortese », *Medioevo romanzo*, XVIII, 1993, p. 153-205 et p. 313-369 (ici p. 178-205, p. 313-341, p. 357-359).

45 Yves Lefèvre, « L'*amors de terra lonhdana* dans les chansons de Jaufré Rudel », dans *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, 1969, t. I, p. 185-196 ; « Jaufré Rudel et son "amour de loin" », dans *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, p. 124-144. Lefèvre élargit l'interprétation « allégorique » à presque tout le chansonnier de Jaufré, où l'« amour de loin » que le sujet porte à la Terre sainte et à Dieu serait exprimé d'une façon allusive pour le milieu des croisés, les seuls à même d'entendre le sens caché dans les poèmes, lesquels, après la disparition de ce milieu, ne seront plus vus que comme des poèmes courtois.

46 Pietro G. Beltrami, « Per la storia dei trovatori: una discussione », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, CVIII, 1998/1, p. 27-50, ici p. 47-48.

47 François Zufferey, « Nouvelle approche de l'amour de loin », art. cit.

qu'on ne pourra pas réussir à comprendre la littérature de l'époque « romane » sans l'inscrire à l'intérieur d'un cadre historique et culturel précis.

Mais, arrivé au terme de mon exposé, je voudrais l'achever par un plaidoyer pour le seul positivisme qui reste nécessaire en matière de littérature médiévale, c'est-à-dire celui de la philologie textuelle.

Les difficultés et les incertitudes qui persistent dans la critique rudélienne ont été mises en relief plusieurs fois⁴⁸ : elles concernent en particulier les difficultés posées par l'interprétation d'une forme linguistique qui se présente pourtant comme accessible⁴⁹ et le désordre de la tradition manuscrite, très complexe et touchée par des phénomènes de contamination et d'intervention, dont les strophes apocryphes qui ont été ajoutées à plusieurs poèmes ne sont que la manifestation la plus évidente⁵⁰. Les travaux de savants tels Lejeune, Lazzarini et Zufferey ont montré à plusieurs endroits les suggestions qui peuvent venir d'une interprétation issue d'un nouvel examen de la tradition manuscrite et d'une analyse poussée du texte et de la langue des poèmes, sans se contenter des explications censées être définitives et sans s'arrêter aux éditions disponibles.

228

Dans une intervention récente portant sur la destination et le service rendu par nos éditions critiques, Michel Zink a raison de nous mettre en garde contre les excès d'une pratique philologique qui ne se soucie presque plus du lecteur, alors qu'il reste, disons-nous, le « consommateur final » de nos efforts. Parmi d'autres exemples, Zink prend justement celui du *vers* de l'*amor de lonh* de Jaufré dans la dernière édition de Zufferey en remarquant, avec une certaine ironie, que « cette interprétation, à laquelle on ne peut que souscrire, n'est nouvelle que pour les savants » et que celui qui lit « candidement » la chanson, sans connaître les travaux critiques qui lui ont été dédiés, la comprend de la même façon que notre érudit⁵¹. Toutefois, la transmission même des œuvres médiévales, si différente de celle des textes de l'Antiquité classique, nous oblige à chercher à en établir le texte avec le plus grand soin (sans céder aux attraits de la *New Philology*), et cela d'autant plus quand il s'agit d'œuvres qui, par leur ancienneté et par le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de nos littératures et de

48 Silvio Pellegrini, « Jaufré Rudel e la critica », dans *Critica e storia letteraria. Scritti offerti a Mario Fubini*, Padova, Liviana, 1970, p. 234-239, repris dans *Varietà romanze*, Bari, Adriatica, 1977, p. 171-178.

49 Giorgio Chiarini, *Il canzoniere di Jaufré Rudel*, op. cit., p. 21. Est-ce ce caractère stylistique que l'auteur de la *vida* de Jaufré voulait signaler quand il parle des *paubres motz* de ses poèmes (*Biographies des troubadours*, éd. cit. [Jean Boutière et Alexander Herman Schutz], n° V, § 3, note p. 19).

50 Des strophes apocryphes touchent les poèmes *BdT* 262.3 et 5 (éd. Chiarini, p. 62-63, p. 82-84) ; nous l'avons dit ci-dessus, même la strophe finale du poème *BdT* 262.6 devrait être estimée apocryphe.

51 Michel Zink, « Le triomphe du texte et la disparition du lecteur », *Critica del testo [Fra Autore e Lettore. La filologia romanza nel XXI secolo fra l'Europa e il mondo]*, XV, 2012/3, p. 181-188, ici p. 187.

nos interprétations de cette histoire (c'est bien le cas de Jaufré Rudel), marquent un point central dans nos études.

À propos de Jaufré, il faut remarquer que, depuis tant de recherches, nous ne disposons pas encore d'une édition qui soit à même de répondre à toutes les questions soulevées par la tradition et l'interprétation de notre troubadour. Les quatre éditions critiques qui se sont succédées sont en effet encore loin – bien qu'à différents degrés – de ce que nous souhaiterions : la vieille édition d'Albert Stimming (1873) mise à l'écart par son caractère rigide reconstructif, l'édition critique de référence est maintenant celle de Giorgio Chiarini (1985), la meilleure à notre disposition pour sa méthode ecdotique, fondée sur les conclusions les plus avancées du « néolachmannisme » italien, mais qui pourtant ne satisfait pas complètement les deux volets de la discussion textuelle et du commentaire ; l'édition de Rupert Pickens (1978), généreuse dans ses intentions, est toutefois limitée par l'adhésion de son auteur à la théorie de la « mouvance », ce qui l'empêche d'arriver à une reconstruction sérieuse des poèmes de Jaufré ; finalement, l'autre édition de référence, surtout en France, celle de Jeanroy (1924), n'est pas du tout une édition critique, puisque Jeanroy a choisi de suivre la pratique « paresseuse » du bon manuscrit⁵². Mais c'est justement à partir de cette édition que Spitzer et beaucoup d'autres ont proposé leurs lectures de Jaufré, ce qu'avait bien remarqué Antoine Tavera dans un article où il reprochait au grand maître de la stylistique d'avoir élevé son formidable édifice critique à partir d'une édition qui ne donnait pas des textes fiables⁵³.

52 Albert Stimming, *Der Troubadour Jaufré Rudel, sein Leben und seine Werke*, Berlin, A. Hettler, 1873 ; *The Songs of Jaufré Rudel*, éd. Rupert T. Pickens, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1978 ; pour les éditions de Chiarini et Jeanroy, voir *supra*, note 2. Sur ces éditions et sur la méthode et les questions textuelles qu'elles comportent, voir Maria Luisa Meneghetti, « De l'art d'éditer Jaufré Rudel », *Cahiers de civilisation médiévale*, 134, 1991, p. 167-175.

53 Antoine Tavera, « *Lanquan li jorn* : l'inépuisable texte », *Annales de la faculté des Lettres et sciences humaines de Nice*, 29, 1977, p. 67-81. Pour donner un exemple des difficultés qu'il faut surmonter, il n'est pas facile de comprendre la notion de l'*amor doussana* dans la deuxième strophe de *Quan lo rius de la fontana* (éd. Chiarini, n° III [éd. Jeanroy, n° II], v. 8-14 : « Amors de terra lonhdana / per vos totz lo cors mi dol. / E no-n puosc trobar meizina / sí non vau al sieu reclam / ab atraich d'amor doussana / dinz vergier o sotz cortina / ab desirada companha ». Cet « amour doux » est-il un amour différent de l'« amour de terre lointaine », une passion charnelle qui séduit le *je* lyrique en le détournant de celui-ci (comme le pensait Frank, pour laquelle l'« amour de loin » était l'amour de la Terre sainte), ou est-ce le même « amour de loin » qui attire le sujet par sa douceur et son mélange de raffinement et de désir (comme le voulait Spitzer, qui réfutait l'interprétation « allégorique » de Frank) ? Et la *meizina* est-elle donc un remède qui consiste en la réponse à l'appel de l'« amour de terre lointaine », ou bien un remède apporté par l'autre amour, plus sensuel, qui s'oppose au premier ? Comme on peut le voir, il n'est pas sans conséquences pour l'interprétation du poème et même de son auteur de choisir l'une ou l'autre des deux solutions. Des propositions pour résoudre cette impasse sont venues de Pietro G. Beltrami, « Ancora su Guglielmo IX e i trovatori antichi », *Messana*, 4, 1990, p. 5-45, not. p. 29, et de Lucia Lazzarini, « La trasmutazione insensibile », art. cit., p. 174-175, p. 182-185.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : position du problème Élisabeth Gaucher-Rémond & Véronique Dominguez-Guillaume	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIOGRAPHIE : THÉORIES ET NOTIONS

MÉTHODE ET IDÉOLOGIE

Nouvelles méthodes pour textes anciens : le <i>Joseph</i> de Robert de Boron et la querelle de la <i>New Philology</i> Patrick Moran.....	29
Réalisme et idéologie dans le <i>Guillaume de Dole</i> de Jean Renart : pour un changement de paradigme herméneutique Philippe Haugeard.....	43

AFFAIRES DE STYLES, QUESTIONS DE GENRE

Prolégomènes à toute critique des stéréotypes de la littérature médiévale : l'oiseau voleur dans <i>L'Escoufle</i> de Jean Renart Jean-Jacques Vincensini.....	63
Registre, style et manière dans la lyrique médiévale : les poèmes lyriques de Guillaume de Machaut et les doctrines médiévales des styles Ludmilla Evdokimova.....	75
La chanson de geste : une expérience critique, une expérience de la critique Jelle Koopmans	87

RECONSIDÉRER L'HOMME ET L'ŒUVRE

Philippe de Thaon le <i>coadunator</i> Vladimir Agrigoroaei	103
Entre « cil qui l'escrist » et « cil qui fist » : de l'influence de Guiot sur Chrétien de Troyes dans <i>Le Chevalier au lion</i> Anne Rochebouet.....	123
Le <i>je</i> des trouvères et les interprétations biographiques : les exemples contrastés de Gace Brulé et Thibaut de Champagne Marie-Geneviève Grossel	137

SECONDE PARTIE

« EXPÉRIENCES CRITIQUES » : ÉTUDES DE CAS

MATIÈRE OU MANIÈRE ? LE ROMAN ARTHURIEN

La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose : Histoire(s) de sources et construction générique	
Hélène Bouget	157
« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs » : le procès critique de la « fausse Guenièvre »	
Nathalie Koble	171
Le roman arthurien tardif en prose : un corpus négligé et réhabilité ?	
Pour un parcours critique et historiographique du Moyen Âge à nos jours	
Christine Ferlampin-Acher	187

HISTOIRES DE LA LYRIQUE

256	« L'amour courtois » : heurs et malheurs d'une notion critique	
	Michèle Gally	203
	Jaufré Rudel et l' <i>amor de lonh</i> , de Diez à aujourd'hui	
	Walter Meliga	217
	Froissart, un poète à la mode de son temps. Réception de Froissart poète au XIX ^e siècle : entre érudition et fiction	
	Patricia Victorin	231
	Table des matières	255